

Sonia Ristic

Une île en hiver

Extrait

Abel



Juste une frêle ligne maritime soumise aux caprices de l'océan et à la bienveillance des vents reliait l'île au reste du monde.

Le bateau qui assurait la traversée portait pompeusement le nom de Marco Polo. Au vu de son état, on pouvait imaginer qu'il ne datait pas loin de l'époque de l'illustre voyageur. La peinture s'était délavée et écaillée par grosses plaques et ce qui, un jour, avait sans doute été un joli bateau bleu et blanc, ressemblait à présent à un bidon rouillé qui flottait par enchantement.

À la proue, tel un dieu viking conversant avec les esprits de la mer, se tenait le passeur.

*
* *

Je ne sais pas. Maintenant que je suis revenu de cette histoire, je ne saurais dire si tout s'est réellement passé ainsi ou si ce ne fut qu'un rêve.

À cet instant qui a marqué pour moi le passage dans un autre temps – le temps du Docteur, le temps de Kaya, le temps de l'île –, je ne savais rien ou presque, même si je pensais tout savoir. Je ne croyais pas à grand-chose non plus. Je n'étais qu'un jeune homme trop urbain qui n'en revenait pas lorsqu'il a vu les baleines.

Je ne sais pas. Je pense qu'à l'instant où les baleines se sont mises à danser autour de nous, je me suis dit que j'étais en train de traverser le miroir. Comme la réminiscence d'une lointaine histoire entendue avant que les souvenirs ne s'envolent.

Je viens, je venais, d'un autre monde, de mon monde. Jusqu'à la rencontre avec le passeur, la rencontre avec les baleines, avec la mer, avec l'île, ce monde était le seul. Le seul que je connaissais. Le seul qui existait. Je viens, je venais, d'une mégapole de bruit et de vitesse, de l'urbain enragé d'un début de millénaire. Je viens, je venais, d'un monde qui me ressemble et me définit. Sans passé, sans avenir, je ne suis, je n'étais, que l'instant, que le présent. Instant éphémère qui file à toute allure et où la mémoire est le luxe de ceux qui n'ont que du temps.

Je n'ai, je n'avais, pas de souvenirs, je ne savais pas à quel moment, en quel lieu commençait mon histoire, j'avais tout oublié. Enfant orphelin et amnésique, j'ai été adopté par un monde où l'on est ce que l'on fait. Ce que je fais, ce que je faisais, je le faisais le mieux au monde. Tant qu'il en était ainsi, j'avais la garantie de ma confortable place dans le moment présent.

Je brassais. De l'air, oui. Ce qui me rapportait beaucoup d'argent. Je brassais des concepts, des idées cruciales et éphémères, du rêve prêt à consommer, démodé la seconde d'après. Je créais et je vendais, du must have, du chic, du branché, j'enfantais de la

tendance que j'essorais jusqu'au dernier centime, avant de décréter qu'elle ne l'était plus. De l'air, oui. Je suis, j'étais, l'enfant chéri d'une fin de siècle, le golden boy du nouveau millénaire.

En montant sur ce bateau, je ne savais encore rien. Je ne pouvais m'imaginer qu'embarquer sur le Marco Polo, c'était traverser le miroir. Même si depuis ses prémices, l'histoire avait été étrange.

Lorsque le notaire m'a écrit pour m'informer que j'avais hérité de la maison du Docteur, j'aurais pu, j'aurais dû, répondre par un mot: «Vendez !»

C'est ce que j'aurais dû faire. C'est ce que je suis, ce que j'étais. Pourtant, j'ai dit «Je vais y aller», sans réfléchir. La curiosité, sans doute. Ou l'ennui, peut-être.

Le Docteur, une silhouette floue qui flotte aux confins de ma mémoire floutée, le fantôme d'une prime enfance effacée, le lien avec une histoire que personne n'a pu me transmettre. Quelqu'un dont je ne sais rien, dont il m'est impossible de me souvenir, me lègue une maison sur une île perdue au bout du monde. Une île qui ne figure sur aucune carte. Et moi, je décide d'y aller. L'ennui peut-être, ou la curiosité venant me piquer comme une drogue nouvelle, faisant tressaillir quelque chose dans mon ventre. Une brûlure que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps. Alors, j'ai décidé de sacrifier quelques instants de mon présent pour aller voir à quoi cela pouvait bien ressembler, une île qui ne figure sur aucune carte.

Je suis monté à bord du Marco Polo et je me suis cogné aux regards des passagers. Personne ne parlait. Dans la cabine, ils étaient tous silencieux, étonnamment paisibles. Et ils me regardaient. Dans leurs yeux, il n'y avait pas d'animosité. Aucune curiosité non plus. Rien. Et pourtant, ils me regardaient, tous.

Lorsque j'ai salué d'un signe de tête, les têtes se sont inclinées en cadence pour me répondre. J'ai cherché un regard pour y prendre appui, mais dans tous les yeux il y avait la même chose: de la bienveillance, un peu d'amusement et des tonnes de mémoire.

Une infinité d'images dans ces regards, tellement qu'il n'y avait plus de place pour les mots. Et puis, c'était comme s'ils savaient quelque chose dont je ne pouvais me douter, comme s'ils partageaient un secret que je ne pourrais jamais percer.

Je me suis senti mal à l'aise et j'ai baissé les yeux.

Je me suis tourné vers le hublot, à la recherche de la silhouette de la ville, de ses tours d'acier, de béton et de verre, d'une vue familière, mais le continent n'y était plus. Nous n'avions levé l'ancre que depuis quelques instants, mais déjà le continent avait disparu.

J'ai regardé dans toutes les directions : que la mer, à perte de vue.

Grosse, la mer. Agitée.

J'ai fermé les yeux.

Grise, la mer, striée d'écume. Folle.

J'ai inspiré profondément pour contenir le mal au cœur.

— Ce sera pire, les yeux fermés, a dit la femme assise en face de moi.

— Et puis, vous allez tout rater, a dit la petite fille qui se tenait à ses côtés.

L'enfant souriait, fixait quelque chose dans mon dos.

— Vous allez tout rater, a répété la femme, sans me regarder.

Luttant contre l'envie de vomir, je me suis forcé à me retourner et j'ai collé mon visage contre la vitre sale. Je crois que j'ai crié.

Elles étaient là, tout près, encerclant le bateau. Les baleines, énormes, en ronde.

— C'est mieux avec les yeux ouverts, a dit la femme.

— Il a failli les rater, a dit la petite fille.

Dans la cabine, les gens regardaient, sans bouger.

Elles sont énormes, elles vont nous engloutir, j'ai pensé. Ils sont tous fous, j'ai pensé, c'est un cauchemar.

— Vous devriez peut-être sortir prendre l'air, a dit la femme.

— Comme ça, vous les verrez mieux, a dit l'enfant.

À la proue, les bras ouverts, la tête inclinée, les yeux mi-clos, se balançant tout doucement comme s'il n'était pas fouetté par les vents et la mer, le passeur chantait. Oui, il chantait. On aurait dit une comptine, une berceuse. Dans une langue que je n'avais

jamais entendue, qui me semblait inventée, ressemblant au gro-melot des jeux d'enfants. Les baleines tournaient autour du ba-teau. Je sais que c'est difficile à croire, mais elles dansaient.

Le passeur chantait son étrange berceuse, se balançait et, tel un chef d'orchestre, il dirigeait la mer, le vent, la pluie et la ronde des baleines. J'ai regardé les yeux des cétacés. Là aussi, il y avait trop de mémoire.

Le passeur a chanté de plus en plus doucement. Des jets d'eau ont éclaboussé le bateau, puis les baleines ont disparu. Le passeur n'a pas bougé, il a enfoncé les mains dans les poches et murmuré quelques mots impénétrables.

La pluie et le vent ont cessé, on aurait dit d'un coup. La mer était lisse comme un miroir. Je me suis approché.

— Je ne comprends pas. C'était bien des baleines ?

Il n'a pas bougé.

— Je ne comprends pas, ai-je insisté. Des baleines, sous ces latitudes... Je pensais qu'elles avaient disparu.

— Ici, vous retrouverez beaucoup de choses qui ont disparu, il a dit finalement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'ici, vous retrouverez beaucoup de choses qui ont disparu.

Silence. Puis :

— Nous sommes arrivés.

Je crois que j'ai crié, à nouveau. L'instant précédent, il n'y avait que le large à perte de vue et là, tout à coup, droit devant nous, se dessinait l'île.

*

* *

Vue de loin, elle paraît déserte. Du large, elle n'offre que des contours flous, l'éclat blanc des rochers et le vert chatoyant des pinèdes. Couleurs émergeant de la mer, mirage. On ne peut pas fixer l'image. Le miroir de l'eau fait scintiller les tour-

billons de nuances. Il faut s'approcher pour voir le dessin des arbres, pour découper le profil des rochers. Elle est un de ces mystères qu'on ne peut aborder qu'en plongeant en son cœur. Et comme c'est souvent le cas avec les mystères, ce n'est qu'en renonçant à comprendre qu'on trouve la porte d'entrée.

Derrière le voile de brume, dans le roc, une faille étroite. Seuls de petits bateaux peuvent s'y engouffrer. Un tunnel, long et sombre. Puis, lorsqu'on perd l'espoir de voir la fin de ce tunnel, soudain, on débouche dans la lumière.

L'île est circulaire, creuse au milieu. Vue du ciel, elle a la forme d'un anneau. Du large, elle se présente déserte et vierge. En son ventre, elle grouille de vie.

Ce pourrait être une marina de carte postale, un de ces coins de paradis que vendent les dépliants des agences de voyages. Les cartes postales ne mentent pas assez, pense Abel. Sauf que ça ressemble plus à une aquarelle du début du siècle, d'un siècle autre que le sien.

Abel se tient sur le pont, agrippé à la rambarde. Le ciel est dégagé, l'air est vif après l'orage et malgré le soleil d'été indien, Abel grelotte dans ses vêtements mouillés. Le Marco Polo glisse, le passeur a coupé les moteurs et le bateau rentre au port de lui-même, comme on rentre à la maison.

Autour du port, à l'intérieur de l'île, s'étend la ville. Une ville qui ne ressemble à aucune qu'Abel connaît. Ou plutôt qui ressemble à tant de villes différentes.

Les façades aux couleurs délavées, les pêcheurs pliant les filets, les mouettes. Les maisonnettes empilées, bâties en cascade sur la falaise éclaboussée de bleu. On devine la place de l'église, au cœur de la ville, grâce au campanile se dressant dans le ciel. Mais aussi, ça et là, une mosaïque autour d'une série de fenêtres tarabiscotées, quelques palmiers et des effluves d'Orient. En hauteur, en surplomb de la ville, dans une forêt de cyprès, une grande bâtisse, un château en ruine. À l'entrée de la baie, dans le dos du Marco Polo, un phare.

Abel pense qu'il est étrange, ce phare qu'on ne peut pas voir du large.

*
* *
*

En forme de fer à cheval, autour de la baie profonde, la ville.

Au début, Abel se dira que c'est un village, un petit village de pêcheurs, mais plus tard, il entendra les habitants l'appeler « la ville ». Cet endroit n'a pas d'autres noms que ceux-là. L'île. La ville.

— Bienvenue sur l'île, lui dira-t-on.

— Le cadastre se trouve dans le bâtiment de la mairie, en ville, répondra-t-on à ses questions.

Plus tard, Abel comprendra que, quand on dit « le village », on parle du campement gitan dans les hauteurs, sur les terres du château. Parfois, on dit juste « au château ». Ou encore, pour les Gitans, on dit « les gens de la Comtesse ». Même s'il ne s'agit nullement là d'un lien de subordination, du moins, il ne s'agit plus de cela, depuis longtemps.

Abel comprendra plus tard, également, que le temps, sur l'île, se décline de façon propre, en « Il y a longtemps » et « Il y a très longtemps ». D'ailleurs, l'horloge du campanile semble arrêtée, et même si parfois, on croit voir les aiguilles bouger, cela ne veut rien dire.

Tout au fond de la baie, il y a le port. Le long de trois petits quais, des barques amarrées. Une douzaine d'hommes aux visages burinés, à la peau brûlée par le sel et le soleil du large, s'entraide pour plier les filets. Que leurs figures soient fripées comme du parchemin ou encore relativement lisses, que leurs dos soient voûtés ou leurs épaules solides et fortes, ils n'ont pas d'âge. Leurs yeux affichent le même âge, celui de l'île où, comme quelqu'un racontera à Abel plus tard, leurs ancêtres sont arrivés, il y a très très longtemps.

Des odeurs de poisson et d'algues. On verse de grands seaux d'eau de mer sur les barques et on les frotte à la brosse. Il y a également des enfants et des femmes qui aident. Ça

ne cause pas pendant que ça travaille. Ça chante tout bas, ça chante ensemble. De temps en temps, du chant fusent les rires des enfants.

Lorsqu'Abel passe, les têtes se lèvent. Les hommes touchent leur casquette ou inclinent la tête, sans arrêter de chanter. « Bienvenue sur l'île », lui disent les femmes en souriant. Les enfants s'approchent d'Abel et le dévisagent. Les plus petits lui effleurent la main. Et Abel se sent bête, il ne sait pas quoi dire, quoi faire.

— Comment tu t'appelles ? demande-t-il maladroitement à la gamine qui a glissé la main dans la sienne.

— Pandora, répond la petite, en le regardant dans les yeux.

Abel les trouve bizarres, ces gens. Cette manière qu'ils ont de regarder dans les yeux, fixement. Comme s'ils attendaient quelque chose de lui.

— Comme la femme qui a la boîte, dit la petite.

— Pardon ?

— Je m'appelle Pandora, comme la femme qui a la boîte, répète-t-elle en articulant de façon exagérée, au cas où ça n'aurait pas été suffisamment clair la première fois.

— Ah, dit Abel de plus en plus mal à l'aise.

— Et toi, tu t'appelles comment ? insiste l'enfant.

— Abel, répond Abel.

— Comme celui que son frère a tué ? demande Pandora.

— Je ne sais pas. Peut-être.

Abel a l'impression qu'on lui fait passer un test. Que c'est un rituel qui leur appartient et dont il ne possède pas les codes.

— Il s'appelle Abel. Comme le préféré de Dieu que son frère a tué ! crie Pandora à l'attention des adultes.

Une femme s'approche et prend l'enfant dans ses bras.

— Laisse l'étranger tranquille, Pandora. Tu l'embêtes.

Puis, regardant Abel droit dans les yeux encore une fois :

— Bienvenue sur l'île.

Et elles s'en vont.

Abel fait quelques pas, chancelle. La fatigue du voyage sans doute. Je m'appelle Abel, se dit-il en lui même, comme s'il venait de l'apprendre, d'entendre son prénom pour la première fois. Comme le préféré de Dieu. Celui que son frère a tué. Je suis Abel, se répète-t-il. Abel, l'étranger.

À droite de la mairie ocre et rose, une belle bâtisse, le Grand Hôtel. Le « Grand hôtel », en fait. Le « r » pend à un volet un peu plus bas. Le « H » n'est plus. Et le Grand Hôtel est de toute évidence fermé.

Depuis longtemps, dira-t-on à Abel.

*
* *

Je suis mort, voilà ce que j'ai pensé.

Je suis mort, sans le savoir, et c'est mon âme qui erre dans les limbes. Je suis mort, sans m'en rendre compte, et je suis dans l'entre-deux, car cette île n'est ni paradis ni enfer. Je suis dans l'entre-deux, je ne sais pas où je suis, je suis fatigué, quel drôle d'endroit, j'ai pensé. J'ai soif, j'ai pensé, je dois être assoiffé, et affamé, et épuisé, j'ai pensé, pour avoir des idées aussi bizarres, pour penser que j'étais mort et que j'étais dans un tiers endroit, ni enfer ni paradis.

Le Grand Hôtel était fermé.

— *Depuis longtemps, a dit une des vieilles assises devant, sur le banc de pierre.*

J'ai demandé où est-ce que je pourrais trouver une chambre et elles m'ont dit :

— *Demandez.*

Demander où, demander à qui ?

— *Demandez, là-bas, ont-elles répété en faisant un signe du menton vers la terrasse du café.*

Les vieilles me regardaient comme si elles attendaient quelque chose de moi. J'ai fouillé dans ma poche, à la recherche d'un billet

ou de quelques pièces de monnaie, mais je n'ai pas osé leur tendre l'argent. Ce n'était sûrement pas un pourboire qu'elles espéraient. J'ai dit « merci », en me dirigeant vers le café.

— Eh, l'étranger ! une vieille m'a interpellé.

Je suis revenu vers elles.

— Je m'appelle Abel, j'ai dit, en essayant de les regarder dans les yeux, fixement. Comme celui que son frère a tué. Les vieilles ont toutes hoché la tête.

— Le préféré de Dieu. Bienvenue sur l'île.

*

* *

Un enfant court. Il court comme si tous les diables étaient à ses trousses. Comme si non seulement sa vie, mais la vie même en dépendait.

Il est pieds nus et il court sur les sentiers de rocaille, il dévale la montagne. L'enfant court tellement vite qu'on dirait que la plante de son pied ne touche même pas le sol, on dirait qu'elle effleure à peine les cailloux, qu'elle glisse dessus. Il court tellement vite qu'on dirait qu'il vole.

Il s'appelle Ulysse, l'enfant qui court. Oui, Ulysse. Comme le voyageur, un peu. Il s'appelle surtout Ulysse comme son père, son grand-père, son arrière-grand-père, et son arrière-arrière-grand-père aussi.

Il court, Ulysse, il dévale la montagne.

Il est très menu, mais il a sept ans ; il est seulement petit pour son âge. Son père n'est pas très épais ni très grand, son grand-père et son arrière-grand-père ne l'étaient pas non plus. Son arrière-arrière-grand-père était aussi menu, sans doute. C'est comme ça. Tous les Ulysse sont plutôt petits, plutôt frêles. Mais ils courent vite, tous.

C'est pour cela que, quand il faut descendre en ville, quand il faut vite aller délivrer un message, on envoie toujours Ulysse. De tous les enfants du village, c'est lui qui court le plus vite.

Avant, lorsque la Comtesse avait un malaise, et que les cataplasmes et les tisanes de la Vieille ne réussissaient pas à la soigner, c'était Ulysse qu'on envoyait en ville chercher le Docteur. Ulysse, le père de l'enfant qui court. Ou était-ce son grand-père?

À présent, c'est Ulysse, le petit dernier, qu'on envoie. La Comtesse est morte, il y a longtemps. Et le Docteur est parti, il y a longtemps. Mais la Vieille, la Vieille est toujours en vie.

Elle vit toujours au village. Elle continue à s'occuper des rosiers de la Comtesse, ceux qui grimpent le long de la façade Est du château. Elle continue à soigner toute la tribu avec ses cataplasmes et ses tisanes. Personne, pas même elle, ne sait quel est son âge. En bas, en ville, on dit que pour l'horloge du campanile comme pour la Vieille, le temps a suspendu son décompte.

Et Ulysse court, il dévale la montagne. Il a un message à délivrer au Maire, un message urgent. On lui a dit « Va, cours, descends en ville ».

C'est la Vieille qui l'envoie, pour dire au Maire qu'Abel est revenu, et qu'elle va bientôt mourir.

*

* *

Au Café du Port, il y a du monde. Des hommes surtout. Les mêmes visages tannés de pêcheurs. Les mêmes bras nouveaux, musclés. Les mêmes mains calleuses.

Ils sont trois ou quatre par table, silencieux pour la plupart. Ils boivent du vin rouge, qu'ils coupent à l'eau, dans des chopes en verre opaque. Certains mangent du pain qui luit au soleil couchant, sans doute parce qu'il a été trempé dans l'huile d'olive.

À l'une des tables, il y a une demi-douzaine d'hommes plus jeunes, des garçons en fait. Ils forment un cercle fermé, on ne peut voir que leurs dos, et même si leurs gestes sont animés, vifs, leur conversation est à peine un murmure.

Abel commence à s'habituer au silence de l'île. Ici, les gens se taisent parce qu'ils ont tout dit déjà, pense-t-il. Ici, les gens sont silencieux, parce que c'est l'île qu'ils écoutent.

La femme qui sert est belle. Elle n'est plus très jeune, se dit Abel, mais elle est belle. Elle porte une robe noire et un foulard de la même couleur est noué autour de sa tête. Quelques mèches de cheveux grisonnants s'en échappent. Elle a des pommettes saillantes, et des lèvres pleines qui parfois – très rarement –, esquissent un sourire, un sourire sublime. Elle a surtout les yeux les plus noirs qu'Abel ait jamais vus et aussi, le pas le plus léger, lorsque pieds nus, elle glisse entre les tables.

Plus tard, Abel apprendra qu'elle s'appelle Salomé, oui, comme celle qui dansait, mais que tout le monde l'appelle la Veuve. On lui racontera également qu'elle a repris le Café du Port à la mort de son père, qu'elle n'a jamais été mariée et qu'elle n'a pas eu d'enfant.

Son fiancé a disparu en mer une nuit, dira-t-on, c'était il y a longtemps, avant la guerre. On dira à Abel qu'il s'agit là de la version officielle en quelque sorte, car la rumeur court que le fiancé n'a pas réellement péri en mer, mais qu'il est parti, oui, qu'il a quitté l'île et Salomé pour une autre femme, une femme du continent. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il a disparu une nuit, Salomé a décidé que c'était la mer qui l'avait pris, elle s'est vêtue de noir et elle est devenue la Veuve.

On raconte que certaines nuits la Veuve ne dort pas, qu'elle sort de chez elle, pieds nus et cheveux détachés, qu'elle marche alors, elle sort de la ville et marche jusqu'au phare à l'entrée de la baie, où elle passe la nuit à fixer le large. Les matins qui suivent ces nuits-là, au Café du Port, la Veuve ne sourit pas.

Mais lorsqu'aujourd'hui, sans qu'il ait eu le temps de commander quoi que ce soit, la Veuve pose devant Abel une carafe de vin, une carafe d'eau, un morceau de pain noir, une soucoupe d'huile d'olive et une clef, et qu'elle lui dit qu'elle lui a préparé la chambre du haut, la Veuve a un sourire, le plus beau qu'Abel ait jamais vu.

*

* *

Je me souviens que j'ai pensé que ce lieu était hanté, que trop de mémoire l'habitait, qu'on ne pouvait pas vivre ainsi, se souvenant de tout, ne se délestant de rien.

Je me souviens que je me suis dit qu'ici, même si je restais mille ans, je serais toujours l'étranger, parce que j'étais l'homme sans mémoire.

Je me souviens que j'ai pensé aussi que leur mémoire était contagieuse, oui, contagieuse, car j'avais la sensation que tout cela entrait en moi et commençait à m'habiter. Car j'avais la sensation de me souvenir, oui, de me souvenir, de certains détails, du pas de la Veuve, du clapotis des vagues contre les quais, du goût du pain gorgé de cette huile épaisse et amère.

Je me souviens avoir pensé cela au moment où la Veuve a fait un signe vers la table de jeunes. Quelques garçons se sont levés et comme s'ils exécutaient une chorégraphie connue depuis la nuit des temps, sans un mot, ils sont entrés dans le café, avant de ressortir en portant deux fauteuils en rotin et une table sur laquelle il y avait l'échiquier d'une partie en cours.

Ils ont installé la table et les fauteuils un peu à l'écart de la terrasse du café, sous un arbre. La Veuve a vérifié la disposition des pièces sur l'échiquier, puis elle a remis à sa place une tour qui avait glissé lors du déménagement. Les cloches ont sonné une heure inconnue quand, arrivant de l'autre côté du port, les deux hommes sont apparus.

*

* *

On les voit arriver de loin. Même avant de pouvoir faire le point sur leurs silhouettes, on sait qu'ils approchent. Quelques instants avant le premier coup de l'heure inconnue, au café comme au port, les regards se dirigent vers la porte Sud de la ville.

Tous les jours, lorsque le soleil glisse derrière la montagne, que ses derniers rayons font luire les croûtes de pain et que le café commence à se remplir, la Veuve fait un signe vers les jeunes. Et tandis qu'ils installent les fauteuils et la table sous l'arbre, que la Veuve vérifie l'emplacement des pièces sur l'échiquier, tous les regards se dirigent vers la porte Sud. Au troisième ou quatrième coup de cloche, de l'autre côté du port, les deux silhouettes ont paru.

C'est pareil, tous les jours.

Le soleil va fondre dans l'océan derrière la montagne et les deux hommes traversent le port. Ils marchent lentement et causent à voix basse, leurs têtes légèrement penchées. De quoi parlent-ils, personne ne le sait, et personne n'a envie de le savoir. On sait juste que c'est l'Apothicaire qui parle le plus souvent et que le Maire écoute en hochant la tête. En écoutant l'Apothicaire, le Maire a parfois le front soucieux. À d'autres moments, ses yeux se plissent d'amusement et un rire secoue ses épaules.

Les frères jumeaux, on les appelle ; même s'ils ne sont pas jumeaux, ni frères d'ailleurs, ni même cousins. L'Apothicaire et le Maire n'ont aucun lien de parenté, à moins qu'une partie d'échecs qui dure depuis très longtemps puisse être considérée comme un lien de parenté.

Quelqu'un qui ne serait pas de l'île, qui viendrait du continent, quelqu'un comme Abel par exemple, un étranger, pourrait penser qu'il s'agit là d'un vieux couple. Mais ça ne viendrait à l'esprit de personne ici. Pas qu'on ait quelque chose contre l'amour entre hommes, non. Sur l'île, on n'est contre rien ; on considère que chacun naît, vit et meurt comme bon lui semble. Mais on sait que le lien qui unit ces deux hommes, l'Apothicaire et le Maire, n'est pas de cet ordre-là. Si l'on posait la question de quel ordre est leur lien, la réponse serait que l'Apothicaire et le Maire ont des choses à se dire.

Quelles choses ? Des choses.

Et puis, on dirait aussi que c'est l'histoire d'une partie d'échecs commencée il y a très longtemps, une partie d'échecs impossible à finir, parce que les deux hommes se connaissent si bien que l'un anticipe toujours le coup de l'autre. Depuis très longtemps, plus aucune pièce n'a bougé sur l'échiquier. On dirait juste cela, alors que tout le monde la connaît, la vraie histoire.

Tout le monde la connaît, la vraie histoire, même Pandora qui n'a pas encore sept ans. C'est elle d'ailleurs qui la racontera à Abel, mais plus tard, quand il ne sera plus l'étranger, mais qu'il sera devenu Abel, celui qui est revenu.

Plus tard, quand Abel ne sera plus l'étranger, Pandora viendra souvent le voir. Elle glissera sa main dans celle d'Abel et l'accompagnera sur les sentiers de l'île.

Ils auront un jeu, leur jeu, le jeu de Pandora et d'Abel. Avant de partir en flânerie, Abel demandera toujours à la gamine si elle a pris sa boîte, et Pandora va fouiller dans la poche, pour en sortir une minuscule boîte en nacre, pas plus grosse qu'un dé à coudre. Lorsque, fatigués d'avoir marché, ils vont s'asseoir sur un rocher pour se reposer, Pandora regardera dans sa boîte et elle en tirera une histoire de l'île qu'elle racontera à Abel. Et au fil des balades et des histoires, Abel sera de moins en moins étranger.

Mais pour l'instant, il l'est encore, l'étranger qui vient d'arriver. Il ne connaît encore aucune histoire : ni la sienne, ni celle de la partie d'échecs impossible à terminer.

Il ne sait pas que l'Apothicaire et le Maire ont un jour, il y a longtemps, été jeunes, et qu'ils étaient amoureux de la même femme. Que lorsque la Comtesse est arrivée sur l'île, ils en sont, tous les deux, tombés éperdument amoureux. Qu'ils l'ont courtisée, tous les deux en même temps, puis qu'ils l'ont, presque au même moment, demandée en mariage.

Abel ne sait pas encore que la Comtesse a répondu qu'elle ne pouvait pas choisir et qu'il fallait qu'un des deux hommes retire sa demande. Et qu'alors, l'Apothicaire et le Maire ont commencé la partie qui avait pour enjeu la main de la Comtesse. Que

les règles étaient que le perdant retirerait sa demande et que le gagnant pourrait alors retourner au château et se fiancer.

Abel ne sait pas encore que la Comtesse a attendu longtemps qu'un des deux hommes remonte au château, mais qu'aucun n'est jamais venu. Que durant les premières années, elle envoyait Ulysse courir en ville, tous les soirs à l'heure inconnue, pour voir où en était la partie. Abel ne sait pas encore que la partie était bloquée dès le début et que, à force d'attendre, la Comtesse est tombée malade, que la Vieille et le Docteur l'ont soignée, mais qu'elle a fini par mourir de n'avoir pas su choisir entre deux hommes.

C'est plus tard que Pandora lui racontera cette histoire, et qu'elle lui dira que la partie a été suspendue une seule fois, le soir où toute l'île est montée au village, pour l'enterrement de la Comtesse. Pandora racontera aussi à Abel que le lendemain, l'Apothicaire et le Maire ont repris la partie, parce qu'après l'enterrement, la Vieille leur a dit de le faire, même si désormais l'enjeu n'était plus la main de la Comtesse. La Vieille leur a dit qu'il fallait qu'ils reprennent la partie, pour que le gagnant puisse mourir en premier, et que le perdant puisse mourir à son tour ; parce qu'il fallait bien qu'ils meurent un jour tout de même.

*
* *

Après avoir installé la table sous l'arbre, la Veuve est passée à côté de moi, et elle m'a souri, encore. C'était vraiment un sourire sublime. Mais ce qui m'a surtout semblé étrange à ce moment-là, c'est que j'avais l'impression de le connaître, ce sourire. Comme si je l'avais déjà vu auparavant. Et que je m'en étais souvenu.

J'en ai vu pourtant, des sourires de femmes, j'en ai vu beaucoup. Et je ne m'en souviens, ne m'en souvenais, d'aucun. Dans ma vie, les sourires des femmes se sont envolés, ils se sont envolés comme tout le reste, ils ont été emportés par l'air que je brasse, que je brassais. Il n'y a rien, dans ma vie, il n'y avait rien que

le vent que je brassais n'eût emporté. Or, le sourire de la Veuve, c'était comme si je m'en souvenais. C'était un déjà-vu. C'était, je ne sais pas, une image gravée sur la rétine, en rétro projection sur les parois de mon crâne.

Images d'un vieux film en Super huit, aux teintes passées du temps d'avant. Un homme en chandail gris, un homme aux yeux gris, aux yeux couleur de la mer en hiver, assis à une terrasse de café avec un petit garçon, un petit garçon dont je ne peux distinguer les traits. Puis, une femme – une très belle femme, une femme avec un sourire sublime –, pose un verre de limonade devant le petit garçon au visage flou, elle lui caresse les cheveux, et l'homme au chandail gris, l'homme aux yeux couleur de la mer en hiver sourit aussi.

— Qu'est-ce qu'on dit ? demande l'homme, et le petit garçon sans visage répond :

— Merci, Salomé.

Et la dame sourit encore. C'est un sourire comme aucun autre. C'est le sourire sublime de la Veuve.

Ces images d'un vieux film aux teintes passées du temps d'avant, ces images sont le premier souvenir que j'ai retrouvé. Mais à ce moment-là, je ne le savais pas. À ce moment-là, c'était juste un trouble, une sensation de déjà-vu, une rêverie éveillée.

*

* *

Et pendant ce temps, les deux hommes approchent. Ils portent tous les deux des costumes trois pièces en tissus clairs ; lin sable pour monsieur le Maire, toile de coton ivoire pour monsieur l'Apothicaire. C'est l'Apothicaire qui parle comme souvent, et le Maire a le front pensif. Le Maire s'appuie sur sa canne, comme toujours, et comme toujours, l'Apothicaire lisse machinalement sa fine moustache pour ponctuer ses phrases.

Tous les gens du port et tous ceux réunis à la terrasse du café les regardent approcher. Lorsqu'ils passent, l'Apothicaire et le Maire saluent d'un signe de tête et les gens les saluent à

leur tour, les hommes en touchant leur casquette, les femmes et les enfants en souriant.

Et comme tous les jours, alors qu'ils sont déjà arrivés jusqu'au Café du Port, que la Veuve s'est avancée à leur rencontre, qu'ils lui ont, chacun à son tour – d'abord monsieur le Maire, puis monsieur l'Apothicaire –, fait un baisemain, et qu'elle s'apprête à les escorter jusqu'à la table sous l'arbre, les deux hommes s'arrêtent un instant.

Ils s'arrêtent un instant, à cet endroit précis, l'endroit d'où l'on voit le mieux. Ils lèvent les yeux vers là-haut, la montagne. Pendant quelques secondes, les yeux embués, les deux hommes regardent le château. Et tous ceux réunis au Café du Port regardent aussi le château quelques instants, comme s'ils disaient en chœur une prière muette.

Abel regarde dans la même direction et, au même moment que les autres, il aperçoit l'enfant qui court comme si tous les diables étaient à ses trousses, comme si non seulement sa vie, mais la vie même en dépendait.

Ulysse dévale la montagne et Abel se demande comment un si petit enfant peut courir aussi vite. Il se produit alors quelque chose de très étrange, une chose tellement extraordinaire que les cœurs de tous ceux réunis au Café du Port s'arrêtent de battre : Ulysse glisse, dérape et tombe.

C'est arrivé. Ulysse est tombé.

Et même s'ils le voient se relever et se remettre à courir, l'Apothicaire, le Maire, la Veuve, tous hormis Abel, savent à cet instant que ça a commencé.

Que la fin, telle que l'avait prédite la Vieille il y a très longtemps, arrive. Hormis Abel qui ne sait encore rien, ils savent tous que le fils de Kaya est revenu, exactement comme l'avait prédit la Vieille, et que c'est le début de la fin. Et déjà, certains frissonnent, l'air est plus frais, l'hiver s'annonce.